

Du contact à la relation au sein d'un dispositif thérapeutique : témoignage d'une psychothérapeute dans sa rencontre avec des adolescents

« *Il y a une fissure, une fissure dans chaque chose.
C'est ainsi que la lumière peut entrer.* »
Léonard Cohen ¹

Le contact est l'expérience première, bien avant le lien et la relation. Il entraîne l'approche ou l'évitement, l'apprivoisement ou la fermeture.

Les adolescents qui viennent me voir à travers l'association Thélèmythe ne sont pas demandeurs de psychothérapie. La plupart n'en veulent pas, d'emblée et a priori ; a priori installés souvent depuis de longues années. Depuis les multiples traumatismes et empiètements qu'ils ont subis dans leur enfance, depuis leur méfiance grandissante et placardée contre tout adulte qui leur veut du bien, depuis leurs multiples contacts souvent très éphémères avec des psychologues, depuis leur installation dans une mauvaise estime d'eux-mêmes et dans ce sentiment si douloureux et inavouable à juste titre, d'être un déchet, un moins que rien...

Alors comment, en tant que psychothérapeute clairement nommée dans ce dispositif comme un passage obligatoire pour tout adolescent qui souhaite y être accueilli, vais-je exercer pour que sa présence advienne, pour qu'une relation thérapeutique puisse s'installer ? Car il n'y a pas de psychothérapie sans relation thérapeutique.

Fort heureusement, je ne serai pas seule au sein de ce dispositif où il sera question de médiations. Celui-ci est porteur dans sa structure même, d'un tissage relationnel ajouré, dans lequel l'adolescent va devoir se mettre en mouvement s'il veut en bénéficier.

En effet, dès la création de ce dispositif original, le parti pris de l'association Thélèmythe était que ce qui pouvait aider le plus un adolescent dans ses difficultés d'insertion, c'est qu'il s'inscrive dans un trajet psychothérapeutique, psychothérapie pensée à l'aide des idées fortes de la Gestalt-thérapie² telles que :

- *l'unité organisme/environnement* qui pose en cela que toute existence humaine se produit dans et par des processus interactifs de l'individu avec son environnement et réciproquement. Thélèmythe va donc articuler d'emblée deux réalités en interactions constantes, la réalité interne et la réalité externe, l'insertion subjective et l'insertion sociale, position novatrice dans le champ socio-éducatif qui aurait plutôt tendance à séparer la dimension intrapsychique et la dimension sociale de l'être humain.

De cette perspective *unité organisme/environnement* découle la notion de *frontière/contact*, d'où l'accent mis sur l'importance du contact, de l'accueil, en tant que phénomène facilitateur par ses qualités ou bloquant par sa rigidité ou son insignifiance.

- *la perspective existentielle* d'où découle la vision que l'être humain est un projet qui se construit peu à peu. Dans cette construction, il appartient à l'homme lui-même d'exister, de se rencontrer, de se projeter, de se définir, d'où sa confrontation aux questions de choix, de liberté, de responsabilité et d'avenir. Au sein de cette association, cela va se traduire par un regard sur l'adolescent comme sujet unique, irrémédiablement différent dans sa propre altérité, porteur d'un devenir et d'une responsabilité propres que ce dispositif va soutenir dans le cadre d'un

¹ *Anthem*, Album *The future*

² Pour une présentation de la Gestalt-thérapie, se référer au livre de Chantal Masquelier-Savatier, *Comprendre et pratiquer la Gestalt-thérapie*, Paris, InterEditions, 2008, ou celui plus succinct de Martine Périou, *La Gestalt-thérapie*, Paris, InterEditions, 2008.

projet individualisé.

Un dispositif thérapeutique qui soutient, soigne, guérit, qui permet à de jeunes gens de se sentir devenir de jeunes hommes ou de jeunes femmes avec de la valeur, des capacités d'action dans le monde, une ouverture à des relations où ils vont aimer et se sentir aimés, voilà ce qu'est pour moi le dispositif Thélèmythe.

Voilà ce pour quoi j'y intervins et continue d'y œuvrer depuis seize ans, de ma place de psychothérapeute en libéral.

C'est un dispositif pensé, intelligent, novateur, qui vise à l'efficacité : non pas à la normalisation mais à l'inscription du sujet dans une place qu'il trouve et crée dans un double mouvement où il reçoit et donne.

Cette efficacité est visée pour chacun et d'abord pour ceux qui y travaillent.

Oui à Thélèmythe, nous avons les moyens d'être efficaces professionnellement et ce, quelle que soit notre fonction. C'est un moteur pour nous-mêmes, une chance, une demande, une pression, un lieu d'apprentissage et de rencontres.

Nous sommes différents de par nos personnalités, nos fonctions, nos orientations théoriques. Nous nous confrontons, nous nous dévoilons, nous devons préserver nos espaces respectifs pour assumer nos responsabilités, nous avons parfois à nous battre pour cela. Et nous nous devons soutien et confiance.

Car sans la confiance **indéfectible** que nous tissons dans nos relations professionnelles, nous ne pourrions travailler. Cela est particulièrement vrai du fait de la population que nous accueillons : certains auront tendance à nous manipuler et ils auront le droit de le faire, eux seuls, car c'est une de leurs façons d'exister. Et c'est bien au sein de leur existence réelle que se produit le travail d'évolution.

Cette efficacité œuvre pour la réussite.

Oui nous visons à la réussite de ces jeunes gens, nous prenons intentionnellement le pari de leur réussite. Pour autant, nous n'en savons rien et rien ne peut nous garantir de cela car le vivant ne se garantit jamais. C'est pourquoi nous avons une obligation de moyens que revendique une certaine déontologie de la psychothérapie, mais non de résultats, ce qui serait tentative d'annihilation de la personne même dans son existence, sa responsabilité et sa liberté.

Nous savons même que nous aurons à lâcher ce vœu de réussite et à le retrouver, tant les aléas du cheminement individuel sont complexes et incluent les ratages, les mises à l'épreuve, les prises de risques et les traversées régressives.

Nous aurons à supporter notre sentiment d'impuissance, chacun à tour de rôle, parfois ensemble, tout en continuant notre travail.

Et nous rencontrerons quelques situations extrêmes où notre seul acte possible deviendra celui de dire « non » : non à la maltraitance que cette personne s'inflige, non à ces comportements désespérés et désespérants qui ne reproduisent que de la toute-puissance et de la mise en échec.

Qu'est-ce-qui contribue à ne pas en arriver là ?

*« L'idée de la complexité est une aventure.
On ne peut essayer d'entrer dans la problématique de la complexité
que si on entre dans celle de la simplicité, parce que la simplicité,
ce n'est pas si simple que cela. »*
Edgar Morin

Le double parrainage : la métaphore du triangle comme socle de la structuration psychique.

Bowen³ fonde sa thérapie des systèmes pathologiques sur l'étude des relations triadiques. Il constate que le triangle est non seulement l'unité d'observation minimale, mais aussi le plus petit des systèmes stables d'interaction.

Plus près de notre quotidien, le trépied est la forme structurelle minimale pour soutenir un objet qui n'a pas d'assises propres, à se tenir non collé à la terre, tout en y étant relié.

De même, une des indications les plus utiles d'un metteur en scène quand j'ai commencé à pratiquer l'art de la scène, a été celle de devoir m'appuyer sur trois points : mes deux pieds et l'axe de mon regard.

Et quand j'ai commencé mon travail de psychothérapeute, une des questions essentielles qui m'habitait, était celle de la création d'un espace de rencontre entre le patient et le thérapeute, ni trop près, ni trop loin, respectant les défenses, introduisant au langage. Je l'ai découvert en tant que troisième espace, grâce à l'art-thérapie.

Le génie de Thélèmythe est d'avoir su concrétiser dans sa structure même, l'inscription potentielle de l'adolescent dans des relations et des espaces triangulaires et triangulés, où il aura à se mouvoir de l'un à l'autre, dans la liberté et l'engagement.

Ainsi, dès qu'un adolescent y est accueilli, sa prise en charge s'inscrit d'emblée dans un triangle relationnel : le directeur de service, le psychothérapeute et lui-même.

Comme à l'origine de toute naissance humaine. On ne naît un qu'à travers trois, quels que soient le désir, les tentatives d'évincer, de nier l'autre ou soi-même ou d'en faire venir des multiples, les ancêtres, les héros.

Ainsi nous verrons souvent un adolescent se faire accompagner par un ami, un parent, un référent. Tout en accueillant cet autre, un espace sera toujours aménagé pour que l'adolescent soit reçu et écouté seul. Aussi, je suis contente d'avoir maintenant une salle d'attente spacieuse, avec un canapé. Quand l'un arrive avec son copain, ce dernier pourra s'y installer et souvent nous le retrouverons endormi à la fin de la séance, reposé : mon patient sera tout étonné de le voir aussi détendu, voire rasséréiné.

Ce triangle relationnel essentiel convoque au moins trois espaces différenciés :

- les locaux de l'association où l'adolescent sera reçu par le directeur de service et recevra des choses plus ou moins intéressantes, comme de l'argent, des adresses, un cadre, des exigences, du courrier, de la parole...

- son espace d'habitation qui sera une chambre d'hôtel, voire plus tard un studio, qu'il aura à aménager pour qu'il s'y sente un peu chez lui.

- le cabinet du psychothérapeute où il aura à venir, non parce qu'il le souhaite, même pas parce qu'il le demande, mais parce que c'est ainsi dans cette prise en charge.

Alors ils vont venir me voir, tout en ne voulant pas parler d'eux-mêmes, encore moins faire une psychothérapie, surtout avec les représentations qu'ils en ont. Je pense même que cela les soulage de n'avoir pas à la désirer.

Dans leur refus de venir me voir, ils disent par exemple au directeur de service « Je n'ai **rien** à lui dire. » Alors, je dis au directeur de service « Dis lui que ce n'est pas grave. Cela me va, il a juste à venir, pas à parler. Car c'est ainsi le cadre de cette prise en charge, nous y sommes tous les trois soumis puisque nous avons accepté d'y être. »

³ Murray BOWEN, *La Différenciation du soi, les triangles et les systèmes émotifs familiaux* (1978), Paris, ESF, 1984.

Après, dans mon cabinet, ce sera mon travail, la rencontre potentielle avec cette jeune personne.

Dans ma position, il y a maintenant l'accueil de cette personne telle qu'elle est. Elle peut venir me rencontrer avec ce qu'elle porte, y compris le refus, le rejet de ce que je suis, de ce que je représente. J'ai appris à le supporter. Elle-même a été tant rejetée. Elle apprendra au travers de notre relation qu'on peut être rejeté, dénigré et avoir de la valeur : parce qu'il sera un temps où nos rencontres produiront de l'estime et de la confiance réciproques.

Elle apprendra aussi que celui qui l'a rejeté ou qu'il rejette, par exemple son propre parent, peut aussi avoir de la valeur et ses représentations se modifieront.

Mais tout cela, point besoin de l'énoncer ; cela s'éprouvera dans l'authenticité de la relation. La pudeur est une valeur sacrée dans l'intimité de la relation thérapeutique pour que l'être s'autorise à se dévoiler.

Et quand cette jeune personne dit « je n'ai rien à lui dire », je comprends cela.

Pour parler, il faut être suffisamment construit, confiant. Ces jeunes gens sont en deçà de la parole, même pour certains en deçà du silence qui permet de s'accueillir et de penser. Ils sont dans le bruit et l'agitation qui masquent la gêne, la peur, voire la haine.

Ce sera ma parole, mon dessin ou la musique qu'ils écoutent qui servira d'introduction au langage, à travers ma présence discrète mais étonnamment centrée sur lui.

Et si ce « rien » advient dans le champ de la séance, ce sera de ma responsabilité : je chercherai en moi ce qui bloque. Il s'agit de ne pas faire appel à la résistance du patient pour justifier les échecs d'un processus thérapeutique. Car cela diminue nos compétences en plus que d'être déloyal envers lui.

Ma limite, mon impossible, est que je ne peux faire mon travail si le patient n'est pas là. Je ne peux faire sans lui et je lui dis.

J'ai besoin du contact sur lequel se tisse la relation, de sa présence corporelle, même carapacée, pour que s'éveille en moi la sensation qu'il est, qu'il existe dans son altérité.

*« Au commencement est la Relation
qui est une catégorie de l'être,
une disposition d'accueil,
un contenant, un moule psychique ;
c'est l'a priori de la relation,
le Tu inné. »
Martin Buber*

Cette métaphore du triangle se retrouve également à différents niveaux dans ce dispositif.

Nous avons présenté le directeur de service, le psychothérapeute et l'adolescent, pour permettre à ce dernier de se mouvoir dans des liens spécifiques, investis affectivement, palliant le danger d'une relation trop fusionnelle.

C'est la qualité de relation de ces adultes, puis à ces adultes, qui permettra à l'adolescent de jouer des mécanismes de symbiose, clivage, identification, contre identification, nécessaires à sa structuration psychique. Cette qualité de relation se repère à son élasticité, sa flexibilité, sa confiance, permettant à l'adolescent d'avoir son propre espace d'expérimentation sans se sentir sous des regards trop soucieux, incessants ou inquisiteurs⁴.

Elle nécessite que chaque partenaire prenne en compte la spécificité de la fonction de l'autre, son niveau de responsabilité et les conditions de l'exercice de son travail.

⁴ Au sujet du déroulé d'une relation thérapeutique dans le dispositif Thélème, voir l'article de Geneviève Bartoli « Amour/haine : point de fuite » in *Les Cahiers de Gestalt-thérapie*, Paris, Collège français de Gestalt-thérapie, 2001, n° 9, p.105-124.

Nous retrouvons cette possibilité de triangulation entre le directeur de service, l'Aide sociale à l'enfance (ASE), incarnée par l'inspecteur ou le référent et l'adolescent. Le psychothérapeute lui, n'aura aucun lien direct avec l'ASE, décideur de la prise en charge.

De même existe-t-elle entre l'adolescent, sa famille et l'ASE : l'espace de l'adolescent et les intervenants de la prise en charge à Thélème seront ainsi suffisamment distancés de l'univers familial. Ce sera l'adolescent lui-même qui l'évoquera dans son espace thérapeutique s'il le souhaite. Cette protection mutuelle, de l'ordre de la confidentialité, est une condition nécessaire à sa parole.

L'adolescent, dans son chemin d'individuation et d'insertion sociale, aura également à rencontrer, à s'appuyer sur différents intervenants (lieux d'hébergement, mission locale, administration, structures de santé, employeurs...). Son psychothérapeute ou le directeur de service lui proposera de l'aider pour y avoir accès.

Cela pourra se traduire par de l'accompagnement direct. Il m'arrive souvent le jour de l'admission, d'accompagner un jeune homme ou une jeune femme à son premier hôtel. Au fur et à mesure que nous approchons, je peux être en contact avec la panique qui l'habite à l'idée de se retrouver seul dans ce lieu inconnu, lui ce gaillard qui a fait les 400 coups.

Je peux l'accompagner pour faire ses premières courses au supermarché du coin pour qu'il ait de quoi se nourrir les jours suivants.

Je n'ai jamais remarqué que ces déambulations à deux aient pu nuire par la suite à l'inscription d'un travail thérapeutique. Ces premiers contacts autour de besoins de base tout à fait respectables comme manger/dormir/prendre soin de soi, peuvent dédramatiser ma fonction fantasmée. Et ces premiers éprouvés d'angoisse peuvent être accueillis, contenus par ma présence.

Je me rappelle un jeune homme accompagné pour son rendez-vous d'admission par le directeur du foyer où il résidait. A la suite, nous sommes partis tous les trois dans sa voiture en direction de l'hôtel où il nous a laissés tous les deux. La passation s'était d'une certaine manière inscrite. Je suis restée assez longtemps avec lui tant son angoisse était vive. Puis je suis partie, sinon le travail ne pourrait s'enclencher : l'inscription de l'absence sur fond de présence, son grandissement, la confiance que nous lui adressions dans son devenir et dans ce projet. Mais j'étais plutôt atterrée. Le soir, je pensais que je n'allais peut-être pas le revoir vivant.

Le lendemain, il est venu...

De fait, ces accompagnements dans la réalité sont plutôt rares. La capacité de ces adolescents à s'inscrire dans le social se travaille avant tout à l'intérieur de mon cabinet, au sein de la relation thérapeutique. Là, se développent une nouvelle estime d'eux-mêmes, une confiance, une nouvelle façon de se présenter, d'appriivoiser leur nom et leurs désirs.

Cela peut passer par des jeux de rôle entre nous où nous serons tour à tour patron/demandeur d'emploi/policier/chercheur de stage/parent... Le fait que je joue un rôle d'adolescent avec ses désirs, sa gêne, ses coups de gueule, son désir d'apprendre, son non-savoir, les surprend, rend nommable, parfois conscient ce qu'ils portent à l'intérieur. Le fait qu'ils jouent des personnages d'autorité les propulse à trouver d'autres formes langagières, à se mettre à la place de l'autre, à décoller de leurs représentations figées et du coup à mieux cerner comment ils peuvent entrer en relation.

L'expérimentation est la meilleure voie d'apprentissage. Expérimenter, c'est-à-dire tâtonner, tomber, recommencer, imaginer, se déplacer...

Cela peut passer par des coups de fil pour et avec eux où je les introduis auprès de telle structure. Quand je leur passe le combiné, je vois leur regard apeuré, leur geste de refus et je peux dire avec le sourire « je vous le passe, il est là, il va essayer de vous dire lui-même. »

Alors l'adolescent trouve ses premiers mots en ma présence auprès de cet interlocuteur déjà apprivoisé. Je peux même faire le souffleur discret d'un texte que nous avons préalablement élaboré. Et je le féliciterai après car je suis toujours touchée par le courage de celui qui ose, même maladroitement.

Ces adolescents ont des épreuves énormes à franchir, des apprentissages à faire s'ils veulent trouver une place dans ce monde. Ils n'ont plus le temps du grandissement offert à l'enfant. Pour se coltiner à ces épreuves, que je peux référer à des rituels initiatiques (même si elles n'en ont pas la richesse culturelle et symbolique), il n'y a pas forcément à attendre leur désir ou leur sentiment d'être prêt. Car l'effroi que leur fait l'autre, le monde, peuvent les paralyser. L'avouer, le nommer, serait encore plus « effondrant ».

Ils sont à un âge, et cela est à leur dire, où il est normal de ne pas savoir et normal d'apprendre.

A ce titre, le dispositif Thélèmythe permet d'aménager un double étayage, d'obligation et de soutien narcissique, deux axes absolument nécessaires pour qu'ils trouvent des appuis pour se lancer, affronter la peur, la dureté des épreuves et de notre modernité.

Ils le trouvent auprès de l'un ou de l'autre, de l'ASE aux intervenants de Thélèmythe, qui aménagent leur position en fonction de la nécessité et du possible à venir.

De mon côté, j'ai toujours en tête qu'ils ne doivent pas me décevoir. C'est-à-dire que je ne dois pas leur faire vivre l'expérience de me décevoir. Et c'est encore à moi de me débrouiller avec cela. Supporter l'expérience de décevoir sans en être trop atteint pour pouvoir continuer dans son sentiment d'existence demande un long chemin dans la construction de soi. Eux sont si jeunes et si orgueilleux, l'orgueil faisant ici rempart à l'effondrement.

Pour certains, trop de pression, de peur, les feraient fuir. L'angoisse de l'échec est telle.... Alors il faudra attendre d'autres constructions. Nous avons à évaluer avec vigilance à quel moment inviter, « obliger » cette jeune personne à rencontrer le monde social et professionnel.

Pour nous aussi, adultes, il nous faut du courage pour poser des actes qui les aideront à se propulser dans leurs combats et le fait de les réfléchir, de les porter à plusieurs nous soutient.

Ainsi ce jeune homme de 20 ans pour qui j'ai demandé qu'on arrête de lui verser l'argent d'entretien pour qu'il affronte le fait de le gagner par lui-même. Le risque était qu'il aille voler pour manger. Mais n'était-il pas mieux que cela se produise à 20 ans plutôt qu'à 21 ans, date butoir de la fin de prise en charge ? Dans six mois, l'angoisse de cette fin de prise en charge serait telle qu'il en perdrait ses capacités naissantes.

Lui, son premier stage, il y est resté 2 heures, en est parti en courant. Je l'ai félicité d'y être allé et d'avoir tenu 2 heures. Le second, il y restera une semaine. Je l'ai aussi félicité de ce courage. Quelques mois après, il travaillait dans une entreprise d'insertion. Il n'était plus nécessaire que je le félicite, il était payé de son travail.

Au sein de ces triangles relationnels, non-joints pour que l'adolescent y inscrive ses propres trajets, l'essentiel m'apparaît qu'il puisse y trouver des nécessités de mouvements et des regards différents sur lui-même et sur le monde. Car rien n'est plus triste que l'attente si elle n'est pas porteuse d'espoir, rien n'est plus figé que la tête et le cœur d'un adolescent au pied de « sa » tour.

C'est parce qu'il y aura trajets physiques qu'il y aura trajets psychiques et expériences relationnelles. Ce sont sur ces expériences dans le présent, décevantes ou nourrissantes, angoissantes, colériques ou lumineuses, que s'articuleront la matière au travail thérapeutique et l'inscription progressive dans le champ social. Cela est d'autant important pour ces adolescents qui ne veulent retrouver leur passé, y compris souvent par la parole.

La médiation : levier au processus thérapeutique

La question de la médiation est au cœur de ce dispositif thérapeutique. Dans ce contexte, la médiation peut être qualifiée de processus thérapeutique singulier qui vise au déploiement de l'activité expérientielle, source d'engendrement de mouvements, de nouveautés dans les représentations subjectives et les manières d'être au monde.

En effet, ces adolescents sont aux prises à des représentations manquantes ou abruptes auxquelles ils s'identifient comme des butées pour ne pas risquer la reddition, mais qui les maintiennent raides et enchaînés.

Aussi, il m'apparaît qu'une méthodologie particulière a à se mettre en place pour relancer un processus d'assouplissement, une petite fissure pour la lumière, sur lequel se greffera un processus d'individuation.

Mais il ne faut pas attaquer de front, surtout le trop visible, le trop lisible, car bien sûr, nous, les professionnels de la psychothérapie, à ce contact et de par notre savoir, nous ne verrions défiler que des profils psychopathologiques, des mécanismes de défense ou autres structures de la psyché, dans cette massivité présentée.

« Hébéphrène » m'a dit un collègue en covision. Non ! Il ne m'est pas suffisant de le voir ainsi ce jeune homme. Pourtant je sais que cette parole qui m'est donnée, ce diagnostic de mon collègue est juste dans sa sémiologie et qu'il est resté dans ma mémoire comme une petite balise signalant un point du réel.

Mais je miserai sur autre chose, sur cette musique hard rock qu'il amène à mon cabinet pour fuir la parole, sur cette langue étrangère qu'il apprend pour s'éloigner de la langue de notre pays, celle qu'il est censé utiliser, sur cette « voiture rouge et son grand garage » dont il m'a parlé le premier jour.

Musique, langue étrangère, rêve que je prendrai comme médiateurs, tremplins à un désir qui n'ose s'énoncer encore.

Ne peut-on voir le désir là où il se loge, au cœur de l'être ? Ne peut-on l'imaginer plutôt que d'en théoriser sa conceptualisation ? Vers où vais-je tourner mon regard dans la rencontre de cet adolescent ?

Un médiateur thérapeutique revêt de multiples formes. Il peut se définir comme un objet, un matériau, un personnage, qui facilite l'émergence d'un processus permettant de passer d'un état initial à un état différent. Il apporte, dans son essence même et dans le regard qui lui est porté, des possibles encore inusités.

A Thélèmythe, les moyens matériels, comme l'argent d'entretien, l'hébergement, sont pensés, utilisés, non seulement pour ce qu'ils permettent, mais aussi comme leviers de mobilisation psychique.

Ainsi, l'argent, cet argent d'entretien qui attire l'adolescent et le fait venir à Thélèmythe : on le lui remet pour qu'il s'entretienne lui-même comme il le souhaite. Me revient cette observation de Winnicott : la spatule qui brille reflète à l'enfant son propre investissement⁵.

Cet argent remis, qui lui est dû, renverse la dépendance vers une incitation à l'autonomie, acte de passage lui permettant de mener une existence séparée, tout en le propulsant responsable de son ventre, vide. Car il pourra en être ainsi au bout de quelques jours.

Je revois ce jeune homme, dans la force de son corps d'adolescent, fier et tiraillé par la faim en sortant de mon cabinet. Pas question de le renvoyer à sa responsabilité à ce moment-là ;

⁵ D.W.Winnicott, « Observation des jeunes enfants dans une situation établie », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1969.

cela friserait l'humiliation. Ma position de nantie me saute à la figure. Ma croyance dans le processus et dans ce dispositif me permet de ne pas me déloger de ma position, en allant chercher par exemple un paquet de biscuit dans un placard, acte si simple mais hautement signifiant de mon ingérence dans ses propres traversées.

Car pour résorber sa faim, sa faim de vie, des cheminements autrement plus subtils, plus ardu, seront nécessaires.

A Thélèmythe, l'argent est aussi considéré comme introduction au lien. Ainsi, pour avoir cet argent-là, l'adolescent devra passer par une multitude de relations : la standardiste si sympathique, l'assistante, le directeur de service avec qui il négociera, parfois âprement.

Et bien sûr, il devra passer par son psychothérapeute. Non pas dans du donnant/donnant : vous allez voir votre psy et vous aurez votre argent. Ce n'est jamais comme cela. C'est autrement plus complexe, plus profond. Il s'agit d'engagement, de respect, de pensée.

Je repense à ce jeune homme qui venait si peu me voir. Non pas qu'il n'était pas bien quand nous étions ensemble. Je supposais même qu'il aurait aimé des rendez-vous tous les jours.

Sa seule position était de se coller là où l'autre le voulait sans avoir à en partir : chez sa mère, au pied de sa cité. Sa présence ou son absence à ses rendez-vous semblait ne rien signifier pour lui ; pas pour moi. Il ne se sentait important pour personne.

Au bout de quelques mois d'insistance infructueuse, j'ai demandé qu'un paiement de sa part des séances manquées se mette en place. Pour qu'enfin peut-être une figuration de son absence advienne. Figurer en externe pour qu'une représentation en interne puisse émerger. Le compte de ces séances prenait forme dans le bureau du directeur. Sa colère aussi. Il y apprenait que la présence ou l'absence à l'autre, donc à soi-même, ce n'est pas la même chose et cela n'a pas les mêmes effets.

Nous avons tenu, le directeur de service et moi-même, nos comptes d'apothicaire si pénibles. De mon côté, j'avais à soutenir le directeur dans cette tâche difficile et ingrate d'être l'élément limitant et frustrant. Je le faisais en assumant la responsabilité d'en être à l'origine et en argumentant régulièrement mon point de vue.

Ce jeune homme aussi le savait et je le soutenais auprès de lui : non pas par le cadre ou son engagement dans son contrat, mais par mon désir, mon désir de travailler avec lui, de croire ce travail possible, son évolution, son advenue à une position de jeune homme qui aurait alors la possibilité d'un réel choix.

Rageant de trop perdre, il est venu. Ainsi, nous propulsions un mouvement. A-t-il entendu au travers de ma demande « Tu m'importes, tu as de la valeur à mes yeux », l'essence de ce qui soutient notre mobilisation psychique à tous ?

En tout cas, une autre dynamique dans le processus thérapeutique a pu se mettre en place.

Il en est de même de la chambre d'hôtel : elle est un médiateur qui fait gagner du temps dans l'insertion sociale et subjective de ces jeunes gens.

Quand un adolescent entre dans ce dispositif, il est assigné à déménager, physiquement et psychiquement, pour arriver à occuper un nouveau lieu, anonyme, la chambre d'hôtel où il sera seul. Solitude qui le poussera à sortir, à découvrir de nouveaux espaces, de nouvelles galères aussi, solitude qui le poussera à aller à ses rendez-vous.

J'ai rencontré des jeunes gens qui n'étaient attendus que par leur psychothérapeute et les intervenants de la prise en charge ; d'où l'importance de rendez-vous fréquents. Ceux-là sont à l'heure et toujours présents. Le travail thérapeutique n'en sera pas forcément moins complexe d'ailleurs.

Pour certains, cela leur prendra du temps de déménager, comme ce jeune homme qui ne venait pas à mes rendez-vous, comme il n'arrivait pas à investir sa chambre d'hôtel. A la fin de la prise en charge, il est revenu chez ses parents ; entre-temps, il avait créé d'autres liens,

pouvait travailler, c'est-à-dire se sentir devenir un peu un homme. En partant de l'association, il m'a dit « la prochaine étape, c'est rencontrer une fille ». On n'est pas loin du pouvoir « aimer et travailler » de Freud.

Pour d'autres, cela passera par plusieurs hôtels dont ils se feront renvoyer pour non-respect du règlement de cet hôtel. Ces renvois mettent une limite et petit à petit, un frein à leurs comportements troublants qui les propulsent à la rue, tout en permettant la poursuite de la prise en charge.

J'ai rencontré des jeunes gens, filles ou garçons, accédant à des logements moins sordides au fur et à mesure de leur évolution. Ce sordide de certains hôtels, bien que désolant, leur avait néanmoins permis à ce moment-là d'y être accueilli et de pouvoir y rester un temps, le temps d'une certaine maturation subjective⁶.

L'association Thélèmythe s'est battue auprès des instances politiques et administratives et a encore à se battre pour maintenir ce droit au logement en hôtel pour ces jeunes gens.

Je lui suis grée de ce combat qui leur permet d'accéder au désir et à la possibilité d'avoir un jour un « chez eux » respecté et respectable. Nous avons vu des studios individuels détériorés par celui qui y résidait ou envahis par tous les copains de fortune tant la solitude était encore insupportable : le processus de maturation n'avait pu encore avoir lieu. Et à ce niveau de la construction de l'être, il n'est vraiment pas seulement question d'exigence et de volonté.

Arrivera-t-il un jour où cette possibilité d'hébergement en hôtel disparaîtra? Que restera-t-il alors à l'association Thélèmythe, si ce n'est de sélectionner dans le processus d'admission, des adolescents qui savent déjà suffisamment « bien » se tenir dans notre monde ? Ainsi, perdrait-elle une partie de sa vocation.

Le cabinet du psychothérapeute : un autre espace de médiation

*« Il n'y a pas de processus de création sans changement,
sans cette métamorphose d'une forme en une autre, d'un symbole en une intuition,
d'un geste en une nouvelle trame de comportements et d'un rêve en un jeu dramatique.*

*Ainsi la psychothérapie et la créativité sont intimement liées
dans leur réalité la plus fondamentale, celle de la transformation...*

Joseph Zinker⁷

Quand un adolescent vient à mon cabinet, poussé donc par le cadre de cette prise en charge, je lui ouvre la porte. Je l'attends. Mais il ne suffit pas de cela, tout comme il ne suffit pas de lui tendre la main, de choisir le vouvoiement, ni d'ailleurs le tutoiement. Tout cela peut n'être que formalisme.

Néanmoins, il y a le regard ; la façon dont je le regarde, avec intérêts (personnel, clinique, financier), à priori (éthique, sociologique, psychopathologique), émotions (celles qui m'habitent et celles qu'il me fera traverser).

Et il y a surtout à l'introduire sur le chemin de la psychothérapie.

Il ne sait pas ce que c'est. Il ne sait pas que c'est un voyage intime, délicat, traversé de rires, de colères et de larmes, empli d'embûches et de découvertes. Il ne sait pas que c'est une histoire au présent, de rencontre entre deux qui ira toucher chacun profondément et le révéler.

Il ne sait pas que la psychothérapie, c'est le soin de la psyché, par la psyché, et que du côté du psychothérapeute à Thélèmythe et de la Gestalt-thérapie, c'est prendre soin, porter attention à

⁶ Le scandale, ce n'est pas que ces jeunes gens soient hébergés à l'hôtel, c'est qu'à la fin de la prise en charge, il y ait si peu de possibilités de logements, dans notre vaste capitale bâtie, pour ceux qui y sont prêts et pour tant d'autres.

⁷ Joseph Zinker, *La Gestalt-thérapie, un processus créatif* (1977), Paris, InterEditions, 2006.

l'être dans toutes ses dimensions - physique, psychique, sociale - présentes, passées et à venir.

L'être, c'est-à-dire LUI ou ELLE qui ne veut pas se montrer, tout en étant là. Et pour cela, il jouera de la fermeture ou de la séduction pour mieux se dérober. Etre, cela a déjà fait si mal.

Alors, quand je les rencontre pour la première fois, souvent je leur propose de leur parler de ce qu'est la psychothérapie. Ils sont étonnés, ils s'attendaient d'emblée à une série de questions ou au silence de gêne des cabinets des psy. Je leur parle de mon métier, de ce que j'aime et pour quoi je le fais.

Ce n'est qu'après que je leur fais part de mon désir de les connaître. Je les introduis alors à leur histoire, leurs aspirations : qu'est-ce qui fait qu'ils sont arrivés là, sur cette terre ou à l'Aide sociale à l'enfance ? Qu'est-ce qu'ils y cherchent ? Qu'est-ce qui les bloque ?...

J'ai besoin de rencontrer l'autre pour désirer pratiquer mon métier avec lui et je sais que pour faire advenir cet espace de rencontre, il y va beaucoup de moi et un peu de lui.

Je ne démarre jamais un travail thérapeutique sans avoir été touchée par une personne.

Pour certains, une phrase me suffit, que j'ai entendue comme une parole pleine « J'ai toujours été malheureux, sans plus » me dit ce jeune homme. C'est ce « sans plus » qui m'a éveillée et connectée à lui. Je le regardais, il ne criait plus dans son visage si blanc et si inexpressif.

Je revois cet autre, beau et timide. La question de l'honneur était forte chez lui. Il n'a dit que très peu de choses sur lui et son histoire : c'était là toute sa pudeur et sa rage contenues. La psychothérapie, il n'en voulait pas, comme d'un événement supposé impudique. Face à ce jeune homme si gêné, fuyant la possibilité de croiser mon regard et le dévoilement potentiel des mots, je suis allée à mon tableau effaceur et j'ai commencé à dessiner trois grands points d'interrogation. Puis une forme de labyrinthe s'est tracée que j'ai nommée « mystère où l'on se perd ». Prenant du recul avec mon dessin, j'ai dit « il y a quand même une entrée. »

Je l'ai entendu dire : « Oui, ce dessin dit beaucoup et vous savez déjà beaucoup. Je vois bien qu'il y a une sortie et je la trouverai. »

J'étais étonnée et contente qu'il reprenne cette figure du labyrinthe à son compte et exprime son désir d'en sortir.

Je ne l'ai plus revu. Il a choisi de travailler avec une collègue. Mais je crois que j'ai été fière de l'avoir rencontré. La rencontre, même brève, peut être un vrai petit moment de bonheur.

Je mène ces entretiens préliminaires en fonction de chacun, de mes états d'âme du jour, mais aussi en fonction de ce dispositif propre à Thélèmythe, de la question de l'hôtel, de leurs projets et leurs désirs, de ce qui les bloque ou fait souffrance, si je suis la première ou la troisième qu'ils rencontrent...

Il arrive qu'après certains de ces entretiens, se dessinent en moi des axes de travail thérapeutiques, que je nommerai ou non, voire que nous sentions un accord tous les deux sur le travail à faire, à mon grand étonnement que cela soit allé si vite et au leur encore plus.

Pour autant ces axes ne dicteront pas le travail à venir car la construction de soi ne passe guère par le passé mais avant tout par le présent qui le porte, toujours renouvelé, même dans sa répétition.

Dans la rencontre de ces jeunes gens bouleversés par leurs vécus intouchables qui les amènent du côté de vides psychiques terriblement silencieux ou de passages à l'acte corrosifs, le doute m'a beaucoup envahi. Qu'avais-je le droit de réveiller ? Comment les aider à traverser ? Comment trouver ce filon entre le piège de l'abandon et celui de l'intrusion ?

Je revois cette jeune fille toute sombre vêtue, assise systématiquement repliée en bout de canapé, le haut de sa casquette en guise de visage. Toute tentative de communication de ma part semblait devoir rester lettre morte.

Je me revois gagnée par un sentiment d'impuissance à inscrire quoi que ce soit d'un minime

mouvement ondulatoire, jusqu'à ce qu'une pensée me vienne en figure « N'oublie pas de vivre à côté d'elle. »

Je me suis mise à modeler un petit personnage féminin en pâte à modeler qui, de temps en temps tournait la tête vers elle. Moi non. Je l'entendis me dire : « *Elle ne parle pas.* »

- *Qu'est-ce qu'il lui manque ?*

- *Une bouche.*

- *Veux-tu lui faire ?* Et je lui tends le personnage.

Elle lui fait une bouche, ouverte, lui rajoute des yeux et me la tend.

- *Comment pourrait-elle s'appeler ?* dis-je, réfléchissant à haute voix.

- *Cindy !* répond-elle à mon grand étonnement.

- *Cindy Bouche-Ouverte. Et qu'est-ce qu'elle aurait à dire ?*

- *Je suis seule, j'en ai marre, j'aimerais être comme les autres...*

Elle a commencé à parler, presque sans s'en apercevoir, confiant ses maux à cette figurine. Derrière « Elle », s'autorisait, advenait un « Je ».

« Le langage en thérapie évoque, mais il convoque aussi pour une part la vie même qu'il décrit. Il est apparence, mais il est aussi 'apparition' au sens spirituel du terme »⁸.

Jean-Pierre Klein

J'utilise souvent cette méthodologie particulière de l'art-thérapie, où le langage artistique permet de médiatiser non seulement la rencontre entre le thérapeute et son patient, mais aussi celle du patient avec son monde interne ou différents niveaux de sa personnalité.

Auprès de ces adolescents, j'ai largement étendu ma notion de médiateur d'expression. D'une chanson rap à un projet professionnel, d'une photographie à une sortie à l'extérieur, le détour par ces supports d'identification partielle permet à l'être, à la relation de se tisser, si tant est que nous soyons prêts à la rencontre.

J'ai appris à leurs contacts, à travers leurs évolutions, qu'il s'agissait d'abord de s'appuyer sur leurs ressources (et les nôtres), non sur leurs drames. Elles se trouvent en chacun, si je sais ne pas être trop gagnée par la peur et la désespérance de ces lents cheminements de l'être, si j'accepte ces aléas dans le processus thérapeutique, tout en tenant fermement ma fonction.

Alors petit à petit, des changements de représentation vont advenir. Ces adolescents sentent qu'ils existent dans notre regard et nous les invitons à regarder. Ils expérimentent qu'ils y sont pour quelque chose dans ce qu'ils produisent dans leur vie et dans leur être. Ils rencontrent la force du psychisme qui peut être parfois terrible. Alors, ils comprennent qu'ils en ont un qu'ils ne gouvernent pas aussi facilement. Ils comprennent. Enfin, ils comprennent qu'ils ont un certain pouvoir sur eux-mêmes et du coup une responsabilité dans leur avenir. Et ils peuvent commencer à éprouver la fierté de la mettre en action.

Oui, à Thélèmythe, il s'agit bien de psychothérapie dans ce qu'elle a d'essentiel : transformer sa façon de se voir et de voir le monde, se donner les moyens d'agir et d'accéder au langage.

Des comptes à rendre : l'art du compte rendu

Si, à Thélèmythe, nous avons les moyens d'être efficaces, nous avons aussi des comptes à rendre : ainsi, les comptes rendus écrits par les psychothérapeutes tous les trois mois sur

⁸ Jean-Pierre Klein *Pour une psychiatrie de l'ellipse*, Paris, PUF, 1993, p. 60.

chaque prise en charge, comptes rendus à l'institution mais aussi à chaque adolescent. Je témoigne de comment je le vois, je trace une image plus ou moins complexe, plus ou moins partielle, mais toujours subjective, intentionnellement dirigée. J'écris un texte à plusieurs adresses dans une multiple contrainte.

En effet, j'adresse ces comptes rendus à l'institution pour lui faire part de ma vision de cette jeune personne, son évolution, éventuellement mes difficultés dans ce travail. En même temps, je sais que je l'écris en son nom : combien de fois ai-je entendu les directeurs de Thélèmythe dire que les comptes rendus sont « les vitrines » de Thélèmythe auprès de l'ASE. D'ailleurs, Thélèmythe a un droit de regard et de demande de rectification sur ces écrits.

J'adresse ce compte rendu, via Thélèmythe, à l'inspecteur ASE décideur de la prise en charge, pour qu'il ait les éléments qui me semblent les plus significatifs pour qu'il puisse prendre ses décisions. Là aussi, il s'agit de confiance.

Et j'adresse ce compte rendu à cette jeune personne, comme un portrait que j'ai réalisé d'elle dans son environnement. Non pas à l'instar d'une photographie d'identité, bien droite, bien claire et sans sourire comme elles le sont actuellement demandées par l'administration française, mais comme un photographe, un peintre, qui rend compte de la vision de son sujet dans ce qui l'émeut ou le déroute et qui le met en perspective.

Et dans cette écriture, j'ai à tenir compte des conditions nécessaires à mon travail de psychothérapeute (l'alliance thérapeutique, la confidentialité de la vie de mon patient), tout en communiquant les informations nécessaires à mes partenaires, car nous faisons ensemble ce travail de soutien à l'élaboration d'un projet de vie.

Pour aider, il est nécessaire d'adresser des images claires de ce que nous voyons. Gommer la réalité, atténuer les couleurs, peuvent rendre un tableau tout à fait fade et sans signification.

Mais rendre compte de l'intimité de l'autre, dévoiler des éléments sur ses relations que nous pouvons trouver aliénantes, nocives, en particulier des relations sous le sceau d'un attachement ambivalent comme le sont souvent les relations filiales ou amoureuses, peuvent fragiliser l'alliance thérapeutique et le sentiment de respect que nous avons nécessairement à cultiver auprès de chacun de nos patients si nous voulons poser d'autres actes thérapeutiques.

Avant d'envoyer un compte rendu à l'institution, je propose systématiquement à chaque adolescent de lui en faire part, d'échanger autour, et si des éléments le gênent, de m'en parler. Je suis prête à modifier, mais pas forcément !

La plupart acceptent volontiers et sont agréablement surpris de ce qu'il contient : une vision globale de ce qu'ils sont à mes yeux, une certaine évolution dans leur personnalité, une mise en perspective de certains de leurs actes en fonction de leur histoire, des perspectives pour leur avenir, pour dénouer des points douloureux...

Etonnés, un peu déboussolés, ils peuvent me dire : « Vous voyez tout cela en moi », qui n'est pas loin de « Je suis tout cela ! » Dans cette rencontre avec eux-mêmes au sein de la relation thérapeutique, médiatisée par cet écrit, ils peuvent alors faire l'expérience d'une richesse existentielle de leur être qu'ils ne soupçonnaient pas.

Mais il m'arrive aussi parfois, avant de lui faire part de ce que je viens d'écrire, d'être prise d'un sentiment de malaise, de crainte, face à la rencontre de ce qu'il va trouver dans cet écrit ; d'autant plus s'il s'est débrouillé de ne pas venir en séances au moment où il savait que j'avais à l'envoyer.

Mais je ne peux le passer sous silence car l'évitement ne me paraît pas judicieux, sauf si la personne me dit qu'elle ne veut pas en avoir connaissance, ce qui ne m'est arrivée qu'une seule fois jusqu'à présent.

Alors je prends mon courage à deux mains. Je respire profondément - comme lorsque j'étais comédienne et que j'allais me retrouver sur scène d'un instant à l'autre dans un devoir de

présence extrême à mon texte, mon rôle et au public en face - et je me lance dans ce récit, qui n'est pas forcément plaisant mais authentique.

Souvent après, nous en sommes un peu gênés tous les deux ou toutes les deux. Nous nous regardons, parfois subrepticement et j'entends « Vous ne m'avez pas loupé ! » Et me traverse : eh bien non, je ne peux pas ne pas te voir. Ce serait terrible ou bien nul. Je suis avec toi. Tu habites mes pensées et je ne peux pas tricher.

Et là je connecte avec une position existentielle forte qui m'habite, qui m'anime dans la vie : je ne peux pas ne pas voir ce qui EST, c'est-à-dire ce que perçoit ma conscience. Je ne le veux plus, pour moi, pour honorer le vivant.

Il y va de ma fiabilité et de mon engagement⁹.

Je ne crois pas à l'intérêt de l'idéalisation, au recours à la positivité qui vient annihiler ce qui existe, d'autant plus à travers ces rencontres, ces portraits qui viennent figurer l'être là, en failles, en devenir, en luttes, en ratages, en espoirs, en manquements...

Et parfois, il n'y a que le silence qui s'en suit. Je les invite à travers une question « Qu'est-ce que cela vous fait d'entendre tout cela ? » Parfois un échange advient, parfois trois fois rien, dont je ne sais sur le moment rien, qui m'amène à du doute, de la remise en question.

Je suis alors toujours très attentive à la façon dont je leur dis au revoir, dans ma poignée de main, mon regard ou mon embrassade, me rappelant combien j'étais sensible au regard de mon psychologue, particulièrement après une séance où j'avais été aux prises avec la honte.

Les jours ou les semaines suivants, je note parfois un changement dans leur comportement, une nouvelle dynamique qui s'instaure et je ne peux m'empêcher de penser que c'est un effet de ce regard partagé lors de cette rencontre.

Ce qui me dédouane dans l'écriture de ce compte rendu, dans la réalisation de ce tableau, c'est que le paysage m'est donné à voir. Il m'est donné par l'adolescent lui-même. Je me refuse à aller chercher des éléments à l'extérieur.

Alors revient la question de responsabilité ; celle inhérente à chaque être humain dans ce qu'il produit et devient.

J'apprends à leur contact

J'apprends les ressources extrêmes que porte un être humain, même après avoir été bafoué

J'apprends les potentialités du déménagement, la responsabilité, la nécessité d'être présent au vivant

J'apprends que derrière la haine se terre un immense besoin d'amour

J'apprends à nommer sans exigence, à assumer ma fonction, engagée et détachée

J'apprends que derrière les mots, le sens est aléatoire

Qu'il est si facile de se protéger derrière des discours, que eux n'ont pas cette chance

Et que si je me défile de la présence et de la relation, je les perds.

Le génie de Thélème, c'est d'avoir su, par son dispositif, nous les rendre peu à peu présents, vivants. C'est une **ENTREPRISE THERAPEUTIQUE RELATIONNELLE**.

Merci à son fondateur, à ceux qui l'ont initiée et à tous ceux qui la soutiennent.

*Geneviève Bartoli, août 2008,
gbartoli@neuf.fr*

⁹ Cf. Philippe JEAMMET *Pour nos ados, soyons adultes*, Paris, Odile Jacob, 2008.